

remarquer en particulier pour les légendes d'Arthur et de Charlemagne \*. Dans une infinité de cas, ces légendes romanesques n'ont aucune prétention à la vérité historique \*\*. Il en est absolument de même pour les *mythes* : ils ne commencent à se transformer en *contes* que du jour où la foi à leur vérité est ébranlée et se soutient à peine à force d'art, comme au temps du néo-platonisme. La seule prétention de ces *mythes*, revêtus de la forme du *conte*, est d'être regardés comme des jeux de l'imagination et rien de plus.

\* La légende des campagnes de Charlemagne contre les Sarrasins se trouve bien dans un manuscrit d'un moine romain du dixième siècle (Voyez Pertz. *Archives pour la connaissance de l'histoire allemande*, part. 5, p. 148); elle était donc déjà répandue environ 150 ans après la mort de l'empereur; mais elle n'était certainement alors qu'à l'état de bruit populaire, et n'obtenait créance qu'après des ignorants éloignés du lieu de l'événement. Ainsi le moine de Saint-Gall y a pris une foule d'anecdotes, mais absolument rien de mythique, quoiqu'assurément l'occasion fut des plus belles.

\*\* Voyez à ce sujet des observations frappantes de Muller, *Etudes et critiques*, 1836, 5<sup>e</sup> cah.

## NOTES DE L'ÉDITEUR.

101 Tout le monde connaît le spirituel opuscule, où l'on a appliqué à l'histoire de Napoléon le scepticisme rêveur et paradoxal de Dupuis. Le très savant et très extravagant auteur de l'*Origine des cultes* avait entrepris d'établir, avec force érudition, que l'histoire de Jésus Christ et des Apôtres est une sorte de mythologie astronomique représentant le soleil et les douze signes du zodiaque. Si sa manière de procéder eût été rationnelle, on eût pu l'appliquer également à tous les personnages célèbres de l'histoire ancienne, ou moderne. Mais, en l'imitant avec une exactitude scrupuleuse, on arrivait à cette plaisante conclusion que la vie de notre grand empereur pourrait bien, comme la vie du Christ, se réduire à une allégorie astronomique. C'en est fait d'un système, quand il est convaincu d'aboutir à de tels résultats.

102 Lorsque l'ouvrage de Strauss parut en 1835, plusieurs écrivains pensèrent avec raison qu'une parodie semblable à celle dont nous venons de parler, serait peut-être le moyen le plus efficace de faire sentir l'absurdité de sa méthode critique. M. Fr. Wurm, par exemple, s'amusa à prouver, au moyen d'une exégèse analogue à celle de Strauss, que la vie de Luther est un anas de

légendes contradictoires et de mythes incroyables. — Un autre écrivain allemand, M. Keyserlingk, a poussé la plaisanterie jusqu'à soutenir, en suivant toujours la même méthode, que le Dr Strauss pourrait bien, lui aussi, n'être qu'un personnage mythique \*. L'idée était heureuse et piquante; mais il nous semble que M. Keyserlingk n'en a pas tiré tout le parti désirable. D'abord, au lieu de rester en 1836, n'aurait-il pas dû se placer tout au moins en 2536? N'était ce pas même son droit de prendre, vis-à-vis de Strauss, l'avantage que donne aux critiques de l'Évangile un éloignement de dix-huit siècles? Qu'il renouât en partie à cet avantage, je le comprends; mais encore devait-il se mettre assez à distance, pour que l'imagination des lecteurs oubliât un instant le voisinage de la réalité, et se prêtât un peu aux illusions de perspective que cherche à produire l'exégèse sceptique? Il nous a semblé, en outre, qu'on pouvait apporter en faveur de sa thèse une foule d'arguments nouveaux, plus spécieux que les siens. Nous emparant de son idée, nous avons donc essayé de la transformer, et de lui donner les développements dont elle avait besoin. Si l'on compare notre travail à celui de M. Keyserlingk, on s'apercevra bien vite qu'ils n'ont guère de commun que le sujet; néanmoins, le premier germe de cet essai ne nous appartenant pas, nous devons dire loyalement qui nous l'a fourni.

\* Voyez, sur ces parodies, un spirituel article de M. Chassay, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 3<sup>e</sup> série, t. XII, p. 85 et suiv. — 1845.

Au lieu d'emprunter les formes scholastiques du Dr Strauss, comme M. Keyserlingk a dû le faire en s'adressant au public allemand, nous avons imité de préférence le langage emphatique des professeurs et des journalistes, qui s'efforcent de populariser en France le rationalisme d'outre-Rhin. Quiconque a feuilleté nos philosophes et nos littérateurs humanitaires, reconnaitra ici toutes leurs formules; mais, sous cet attirail ambitieux, nous avons conservé exactement les procédés et la tactique de l'exégèse allemande. Cette parodie va donc en même temps à l'adresse du Dr Strauss et à celle de ses disciples français. Avant tout, il nous faut rappeler ici, pour être intelligible, quelques circonstances de la vie du Dr Strauss auxquelles nous allons faire allusion.

Strauss était répétiteur au séminaire évangélique de Tubingue, lorsqu'il publia sa prétendue *Vie de Jésus*. L'ouvrage parut avec *privilege royal*, soit que les Censeurs l'eussent approuvé sans le lire, soit qu'ils n'eussent pas craint de se faire les complices du scandale qui allait éclater. Ce scandale fut tel que la destitution de l'audacieux exégète ne put donner à l'indignation publique une satisfaction suffisante. Une foule innombrable d'écrivains, ecclésiastiques et laïques, s'empresèrent de réfuter une œuvre, qui s'attaquait en même temps à toutes les traditions les plus fondamentales de la foi religieuse et du sens commun. Le gouvernement prussien crut devoir, contrairement à ses habitudes, consulter les ministres luthériens les plus renommés, pour savoir s'il n'y avait point lieu d'interdire la vente du livre. En revanche, le

parti démagogique et impie, qui s'intitule la *Jeune Allemagne*, accueillit le livre de Strauss avec un enthousiasme frénétique; et, grâce à l'influence de ce parti, Strauss fut bientôt appelé par le *Grand Conseil* de Zurich, pour professer la théologie dogmatique, dans l'Université de cette ville. Mais les paysans du canton ne se bornèrent pas à protester contre la résolution du *Grand Conseil*: excités par leurs ministres, ils prirent tout-à-coup les armes et arrivèrent à Zurich au nombre de 15,000, pour empêcher la réalisation d'un projet si injurieux à leur foi. Strauss ne put donc entrer en possession de sa chaire, et fut même, dit-on, brûlé en effigie. Depuis cette époque, il a habité le Wurtemberg, sa patrie, et il s'est marié à une actrice du théâtre de Stuttgart.

UNE LEÇON AU COLLÈGE DE FRANCE, EN 2547.

Permettez-moi d'attirer un instant votre attention sur un point d'histoire que des traditions infidèles et incohérentes ont singulièrement obscurci. Bien que la science critique ait fait déjà d'immenses progrès, il s'en faut qu'elle soit encore arrivée à son point culminant. Depuis qu'elle s'est dégagée de la nuit, où elle avait été ensevelie pendant des siècles incalculables, elle a suivi peu

à peu à l'horizon de l'intelligence; et, à mesure qu'elle s'élevait, les fantômes engendrés par les ténèbres se sont retirés lentement, sans laisser plus de trace que des rêves fugitifs et pâles. La Mythologie a reculé devant l'Histoire; et l'Humanité, débrouillant peu à peu ses souvenirs, a rendu à chaque fait sa place, sa vraie forme et sa couleur native. A l'âge de l'imagination, des légendes, des symboles, des religions et des mythologies, devait succéder l'âge de la raison pure, l'âge de la critique et de la Philosophie. Il ne faut pas que le soleil de la science s'arrête dans son cours; il faut qu'il monte, il faut qu'il écarte tous les nuages et qu'il verse à flots sa lumière sur la route que l'Humanité a traversée. Pour comprendre l'avenir, pour savoir le diriger, il faut d'abord et avant tout comprendre le passé. La Philosophie de l'histoire, en nous dévoilant ce qui est derrière nous, déchire aussi et de la même main le voile qui nous cache ce qui est devant nous. Je crois donc, Messieurs, faire une œuvre éminemment utile, une œuvre d'avenir, en contribuant, selon mes forces, à détruire les vieux préjugés, qui entravent l'évolution de la science critique. Et c'est à cette tâche que j'ai voué ma vie.

Avant de vous livrer une découverte nouvelle que je dois à une méthode sévère, il ne sera pas inutile de vous rappeler brièvement les découvertes analogues obtenues par les mêmes procédés. La science italienne, personnifiée dans Vico, osa la première porter la main sur une de ces gloires fabuleuses, qui avaient usurpé une place dans l'Histoire. Homère

tonia sous ses coups : la vieille idole classique fut renversée de son piédestal. Il resta démontré que le prétendu chantre d'Ionie n'était qu'un symbole, une création de l'esprit humain cherchant à faire revivre, dans une allégorie saisissante, un cycle fécond de chants épiques. C'est à l'Allemagne, personnifiée dans Wolf, qu'appartient la gloire d'avoir complété cette démonstration, et acquis définitivement à la science critique cet important résultat.

Bientôt les investigations pénétrèrent dans les origines de Rome; les annales mensongères que la tradition avait construites au peuple-roi, s'écroulèrent sous la hache puissante de l'érudition française et tudesque. Les noms glorieux des Niebuhr et des Michelet planent encore sur ces débris, résumant en eux toute une phase de laborieuses recherches.

La littérature hébraïque devait subir le même sort; la science critique ne recula pas devant cette nouvelle tâche : elle se mit à l'œuvre, et bientôt, de tout cet édifice vénéré, il ne resta plus pierre sur pierre. Les Bauer, les de Wette, les Vatke, les Bohlen, les Lengercke, nous représentent le vaste et puissant mouvement qui amena la chute complète de la mythologie biblique. Ce mouvement devait en amener un autre : l'Ancien Testament devait entraîner le Nouveau sous ses ruines. De nombreux travailleurs accélérèrent ce résultat. Les grandes écoles philosophiques, qui portent les noms de Kant, de Schelling, de Hegel, de Cousin, brisèrent les formes matérielles du Christianisme, et le réduisirent à son expression

suprême et abstraite. Du fond de ses mystères, on dégagea les précieuses formules, qui sont entrées comme éléments dans la formation de la science. Grâce à cette opération libératrice, l'Humanité a été débarrassée du vieil héritage de superstitions qu'elle avait reçu de ses pères; et, dégagée de toute entrave, elle a pu s'élancer joyeusement sur les routes innombrables de l'avenir. Dans sa partie merveilleuse et légendaire, l'Évangile n'est plus pour nous qu'une épopée démocratique et mystique, dont les premiers chrétiens furent les rhapsodes. Le Christ n'est plus un homme, mais une idée; la forme a disparu dans la substantialité; et, sur les ruines de l'Église, on a vu apparaître la Philosophie, le front couronné de lumière et portant sur son sein, non plus le symbole austère de la croix, mais ces glorieuses paroles qui résument toutes choses, le *Moi* et le *Non-Moi*, le *Subjectif* et l'*Objectif*, et toutes ces autres formules que nos enfants mêmes savent bégayer maintenant.

Après avoir réalisé de si grandes choses, la science ne s'arrêta point épuisée et lasse : elle s'attaqua successivement à toutes ces individualités ambitieuses qui dérobaient à l'Humanité sa gloire; elle montra que ces prétendus grands hommes n'étaient en réalité que de gigantesques symboles des grands mouvements humanitaires. Elle les prit un à un, et il lui suffit de poser sa main sur ces têtes superbes, pour les abaisser à la taille commune. C'est ainsi que l'égalité universelle fut vengée des outrages d'une histoire mensongère, et que toute gloire fut rendue à l'espèce. Alexandre, César, Mahomet,

Charlemagne, Dgenghis-kan, Tamerlan, Luther, Mira-beau, Napoléon, tous ces grands usurpateurs de la gloire humanitaire, rentrèrent sous le niveau universel. De ces hauteurs, la science descendit à ces individualités plus humbles qui, sans dresser aussi hardiment leur front, cherchaient encore à dépasser la foule : une dernière fois, elle étendit sa main, et tout rentra dans l'unité absolue. Annibal, Scipion, Marius, Sylla, Cicéron, Virgile, Origène, Augustin, Thomas d'Aquin, Bacon, Descartes, Spinoza, Leibnitz, Kant, Schelling, Hegel, Cousin, allèrent rejoindre les ombres de Moïse et de David, de Salomon et d'Isaïe, de Sophocle et d'Euripide, de Socrate et de Platon, d'Épicure et de Zénon, de Plotin et de Proclus.

Voilà, Messieurs, les immenses résultats déjà obtenus par la science. Grâce à eux, toute aristocratie a été éteinte, même dans le passé, et le règne de l'égalité universelle a pu commencer dans l'histoire; grâce à eux, l'espèce n'est plus effacée par l'individu, l'être n'est plus étouffé sous le phénomène; l'unité universelle ne disparaît plus dans la variété de ses développements, et l'égoïsme rebelle n'entraîne plus les libres manifestations de l'*Absolu*, de l'*Idee* !!!

Toutefois, Messieurs, nous devons achever, compléter, assurer pour toujours ces magnifiques résultats. C'est là notre mission, le but que doivent poursuivre les générations actuelles; il faut qu'elles étouffent ces murmures absurdes, ces réclamations sourdes qui se font encore entendre çà et là. C'est pour y parvenir que nous réunis-

sous nos efforts, et je viens aujourd'hui répondre à une dernière protestation de cet esprit du passé, qui heureusement touche à sa dernière heure.

Dans mon *Histoire de l'esprit humain au XIX<sup>e</sup> siècle*, j'ai soutenu que la *Vie de Jésus*, attribuée longtemps à un certain D<sup>r</sup> Strauss, n'était pas une œuvre individuelle, mais le résultat des travaux combinés de toute une époque. J'ai eu le plaisir de voir cette opinion généralement adoptée par mes savants confrères du Collège de France. Toutefois, on a osé dernièrement attaquer les principes qui m'avaient guidé dans mes recherches. J'ai cru devoir relever le gant, pour l'honneur de l'Exégèse, et dans l'intérêt de la véritable philosophie de l'histoire. On voudrait enlever à l'Humanité la gloire d'un de ses plus beaux développements, pour en parer je ne sais quel obscur individu. A en croire mon adversaire, le mouvement rationaliste qui signala le XIX<sup>e</sup> siècle, et qui avait en Allemagne son centre d'action, se rapetisserait aux mesquines proportions d'un homme, à la suite duquel l'Humanité se serait mise, comme si elle n'avait pas dans son sein une spontanéité assez puissante ! Mais, pour l'honneur de notre espèce, Messieurs, j'ai en main de quoi confondre ces calomnies blasphématoires.

Et d'abord, je dois prévenir une objection, qui pourrait se présenter à certains esprits. On s'est fait, pendant longtemps, une très fautive idée du XIX<sup>e</sup> siècle. On y voyait reluire en traits éclatants l'esprit d'analyse, l'esprit de doute, de critique, en un mot, le véritable

esprit philosophique et scientifique. On en concluait imprudemment qu'il n'y avait, et qu'il ne pouvait y avoir rien de mythologique dans les annales de cette grande époque. C'est là, Messieurs, une erreur grave, et qu'ont déjà rectifiée les profondes recherches de mes savants amis, MM. \*\* et \*\*\*. Je le dis à regret, mais il faut bien le dire : l'esprit philosophique s'est allié trop longtemps avec la Mythologie. N'est-ce pas là ce qui nous apparaît à chaque page de la vieille littérature sanscrite ? Parcourez les Védas, les Pouranas, le Ramayana, le Mahabharata, le Manava-dharma-sastra, le Bhagavad-gita, le Prabodhatschandrodaya, etc. ; partout vous trouverez la Mythologie mêlée aux spéculations philosophiques les plus subtiles, et les allégories historiques, religieuses, ou astronomiques, entrecroisées avec les abstractions de la Psychologie et de l'Ontologie. En Grèce, même phénomène, surtout dans les conceptions pythagoriciennes, platoniciennes, stoïciennes, gnostiques et alexandrines. Après la chute de la religion grecque-romaine, la Philosophie a, durant de longs siècles encore, renoué une étroite alliance avec la mythologie du Christianisme. Étudiez la philosophie même du XIX<sup>e</sup> siècle ; la tendance au symbolisme vous apparaîtra, sous mille formes diverses, jusqu'au sein des théories abstraites de ses métaphysiciens les plus subtils. Quoi de plus mythique que les spéculations ontologiques, cosmologiques et historiques d'un Schelling, ou les visions de palinogénésie universelle attribuées à Charles Fourier ? Les théogonies des brahmanes et les cosmo-

gonies des bouddhistes n'y sont-elles pas fondues avec les rêves capricieux des gnostiques ?

Pour mieux comprendre ce fait, jetons un coup-d'œil sur l'histoire de la littérature et des arts, durant les vingt premiers siècles de l'ère fabuleuse du Christ. Nous verrons comment la végétation exubérante du mythe étouffa partout la Philosophie et l'Histoire sous ses excroissances parasites. Au moyen-âge, par exemple, nous apercevons les grands cycles du Saint-Graal, de Charlemagne et des douze paladins, d'Arthur, de Saint-Georges, etc. Qui ne connaît les chants mythiques des Jongleurs, des Trouvères, des Troubadours, des Ménestrels, des Minsengers et des Meistersengers ? Ne sait-on pas qu'à la fin du moyen-âge, le peuple composait et chantait encore de merveilleuses épopées ? La *Divine Comédie* nous apparaît immédiatement avant la Renaissance, comme un cycle de transition placé entre la mythologie toute chrétienne du moyen-âge et la mythologie des temps postérieurs tout empreinte d'idées grecques et romaines. Au XVI<sup>e</sup> siècle et au XVII<sup>e</sup>, nous voyons se dresser encore trois grands monuments mythologiques, la *Jérusalem délivrée*, la *Lusiade* et le *Paradis perdu*. Sur les théâtres du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, vous ne rencontrez non plus que de la mythologie ; la Sculpture, la Peinture ne vous représentent que dieux et déesses, nymphes, faunes et satyres ; Vénus et Cupidon ont remplacé les types chrétiens de Jésus et de Marie. Parcourez le *Télémaque* : la même tendance s'y révèle à toutes les pages. C'est la morale et la philosophie du Christianisme s'unissant d'un étroit

hymen aux fables des Hellènes. Il n'est pas jusqu'à la *Henriade*, aux drames, aux opéras et aux poèmes didactiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, si profondément pénétrés de l'esprit d'analyse et de scepticisme, où n'apparaissent toutes les figures de la mythologie antique. En un mot, du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, on dirait qu'une puissance magique a resuscité tous les dieux du Paganisme, et que la Poésie, la Peinture, la Sculpture, la Musique, célèbrent à l'envi leur joyeux retour. L'histoire contemporaine est elle-même obligée d'affubler tous ses personnages de quelques costumes empruntés au Parnasse, ou à l'Olympe. Et, si forte était cette tendance, qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on vit les Français renverser les autels du Christ, pour y substituer les statues payennes de la déesse Raison, de la Victoire, de Cérès, en un mot de toutes les divinités grecques et romaines.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la direction des esprits est changée ; mais, pour être autrement mythique, elle ne l'est pas moins. Ce n'est plus le règne exclusif de la mythologie chrétienne, comme au moyen-âge, ou de la mythologie grecque, comme aux temps qui suivirent la Renaissance, mais c'est un vaste confluent de toutes les mythologies. Vous voyez accourir en foule à ce rendez-vous commun, les dieux de l'Hindoustan, de la Chine, du Thibet, de l'Égypte, de la Perse et de la Scandinavie. Et cette multitude innombrable se confond et tourbillonne en tout sens ; c'est un océan, où mille courants divers roulent leurs eaux pêle-mêle. La littérature de cette époque prend toutes les couleurs et toutes les formes, mais elle reste

toujours essentiellement mythique ; seulement le mythe devient à la fois plus dramatique et plus philosophique ; il a une allure particulière, et il prend d'ordinaire un nouveau nom : il s'appelle *Roman*. Mais il ne perd pas pour cela son caractère intime, ses conditions essentielles, ses principes constitutifs. Il faut un coup-d'œil étrangement superficiel, pour ne pas apercevoir l'analogie profonde, l'identité radicale qui existent entre les fables du cycle de Walter-Scot, par exemple, et les cycles antiques du Ramayana et du Mahabharata, de l'Iliade et de l'Odyssée. Qu'est-ce que le poème des *Martyrs*, sinon une épopée toute mythique, où se mêlent les fables de la Palestine, de la Grèce et de la Scandinavie ? La *Messiede* n'est-elle pas une Iliade chrétienne ? Les *Paroles d'un croyant* ne sont-elles pas une sorte d'Apocalypse démocratique ? Comment ne pas reconnaître, dans les *Amschaspands* et les *Darvans*, un écho de la vieille mythologie mazdéenne éveillé par la voix puissante des prolétaires insurgés du XIX<sup>e</sup> siècle ? Qu'est-ce encore que l'*Ahasvérus* du fabuleux Quinet, sinon un mythe panthéistique, une philosophie de l'histoire déguisée en légende ? Le *Prométhée*, attribué au même écrivain, n'est-il pas aussi un symbole philosophique et poétique des destinées de l'Humanité ? Le premier et le second *Faust*, la *Divine Épopée*, la *Chute d'un ange*, *Spiridion*, *Consuelo* et le *Juif-errant* ne cachent-ils pas enfin, sous les formes étranges de leur poésie, une conception obscure des développements humanitaires ? Parcourez, en un mot, tous les monuments de la littérature européenne au XIX<sup>e</sup> siècle, vous y re-

trouverez constamment la même tendance; partout les grands faits historiques s'y déguisent sous des voiles allégoriques, sous les costumes variés et brillants de la mythologie; partout les développements politiques, littéraires, scientifiques et religieux de notre espèce, s'y résument dans des personnages typiques. Par quelle bizarre exception, le mouvement de la science exégétique eût-il été exclu de cette transfiguration générale de l'histoire? Assurément, Messieurs, cette science produisit alors une impression assez profonde pour éveiller l'imagination, et s'incarner dans la mémoire des peuples sous une forme vivante et personnelle.

Mais il y a un fait décisif, qui montre à quel point le goût des compositions mythiques était général au XIX<sup>e</sup> siècle.

Ce fait, c'est l'innombrable multitude de fables relatives au célèbre Napoléon. Si quelqu'un semblait devoir laisser dans les annales européennes des traces indélébiles, n'est-ce pas cet empereur géant qui, d'après la tradition, étendait son épée de la Seine au Nil, et du Nil à la Moscova? Et cependant son histoire s'est évanouie devant les recherches d'une science profonde. Vous connaissez les précieux travaux de mon illustre ami M. \*\*\* sur le document critique qu'il a découvert et justifié par des commentaires si lumineux et si savants. Dans ce document presque contemporain du fameux conquérant, il est démontré, suivant les règles de l'exégèse la plus pénétrante, que toute l'histoire du Sésostris français n'est qu'une allégorie astronomique représentant le cours du

soleil. De cette personnalité si forte en apparence, il n'a donc rien subsisté, pas même un nom! Comment, après cela, oserait-on révoquer en doute la tendance du XIX<sup>e</sup> siècle à envelopper ses souvenirs des voiles de la Mythologie? Mais entrons plus avant dans la question; serons de plus près nos adversaires; et d'abord soumettons à une analyse rigoureuse les preuves extrinsèques par lesquelles on s'efforce d'établir l'authenticité de la *Vie de Jésus*.

On cite quelques écrivains du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècle, qui contiennent des passages de la *Vie de Jésus* et les attribuent au Dr Strauss; on va même jusqu'à prétendre trouver des textes semblables dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle. Je pourrais nier l'exactitude de ces faits; mais je veux les admettre. Que s'ensuit-il, et que peut-on en conclure? Que l'erreur de mon adversaire est fort ancienne peut-être! Et que m'importe à moi? La science du XXI<sup>e</sup> siècle doit-elle donc s'incliner humblement devant les traditions vulgaires d'un âge de crédulité? Certes, je suis loin de vouloir déprécier le XIX<sup>e</sup> siècle: il a fait faire de grands pas à l'esprit humain, et nous lui en gardons une vive reconnaissance. Mais, pour être justes envers le passé, ne soyons pas injustes envers notre époque; respectons la jeunesse de l'Humanité, mais respectons encore plus son âge mûr, et n'allons pas nier le progrès par un amour superstitieux pour les illusions de nos pères!

Je vais plus loin, et je prétends que les textes allégués, fussent-ils réels, exacts, incontestables, ne démontrent pas même qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, ou au XX<sup>e</sup>, on considérait le



D<sup>r</sup> Strauss comme l'auteur de la *Vie de Jésus* qui porte aujourd'hui son nom. Qu'un inconnu, sous le nom vrai ou faux du D<sup>r</sup> Strauss, ait composé au xix<sup>e</sup> siècle une *Vie de Jésus*, cela se peut, et je ne le nie point. A cette époque, il y avait à peine, dans les universités allemandes, un professeur de théologie qui ne publiât quelque ouvrage de ce genre; or le nom de Strauss était très commun dans cette contrée. — Que le livre de cet inconnu soit entré pour quelque chose dans la vaste compilation qui nous occupe, cela se peut encore, et cela suffit pour expliquer les textes allégués contre nous. Mais, que cette précieuse collection, où se trouvent résumés tous les travaux d'une grande époque, soit l'œuvre d'un individu, et que cet individu soit le D<sup>r</sup> Strauss, voilà ce qu'on ne prouve pas, et ce qu'on ne prouvera jamais.

Examinons d'ailleurs ce qu'enseigne la tradition vulgaire concernant ce D<sup>r</sup> Strauss, auquel on attribue si gratuitement l'œuvre collective de son époque; nous pourrions facilement convaincre cette tradition d'impossibilité, et nous trouverons en elle les preuves évidentes de son origine mythique. — Le D<sup>r</sup> Strauss, dit-on, était professeur de théologie protestante au séminaire évangélique de Tübingue; mais une parcelle absurdité porte sa réfutation en elle-même. Quoi! ce livre, où le Christianisme est nié si hardiment, si radicalement, aurait été composé et signé par un représentant des vieilles superstitions; par un homme que sa position même constituait défenseur du passé, champion de l'idolâtrie chrétienne, en un mot, par un professeur de théologie évangélique! Quelle

fable ridicule on voudrait nous faire croire! Et ce n'est pas tout: suivant la tradition, cette *Vie de Jésus* aurait même été imprimée avec *privilege royal*. Ici l'ignorance se trahit, et nous la prenons sur le fait. Le roi de Prusse alors régnant n'était-il pas un pétéiste ardent, fanatique? Et les pétéistes n'avaient-ils pas déclaré une guerre à mort au Rationalisme, à la Philosophie, à tout ce qui sortait des étroites limites de l'orthodoxie luthérienne? Et ce roi, qui prévoyait si bien que son trône croulerait avec le Christianisme dans l'océan de la démocratie, aurait ainsi accordé un *privilege royal* à un livre qui renverse le Christianisme par sa base!

Voici qui est plus absurde encore. Le D<sup>r</sup> Strauss, suivant la tradition, aurait été de nouveau, après la publication de son livre, élu, à la majorité des voix, professeur de théologie dogmatique dans l'université de Zurich! En sorte que l'on se serait obstiné à confier l'enseignement du vieux dogme à un homme connu dans toute l'Europe, pour l'avoir combattu avec une sorte d'acharnement. Et à cette absurdité, on ajoute encore une contradiction. On nous dit en effet que, peu de temps après, 15,000 habitants du canton de Zurich auraient pris les armes pour empêcher le professeur qu'ils venaient d'élire, d'entrer en possession de sa chaire; et, dans l'exaltation de leur fanatisme, ils l'auraient même brûlé en effigie. Mais, s'il en était ainsi, comment la majorité de ce canton eût-elle pu appeler ce professeur, quelques semaines auparavant, avec une plei-

ne connaissance de ses doctrines ? Voyez d'ailleurs quelle étrange méprise ! Quel oubli des temps et des lieux ! Quoi ! en plein XIX<sup>e</sup> siècle un soulèvement contre un professeur avec des circonstances dignes du moyen-âge ! Et cela à Zurich, dans un des foyers du rationalisme helvétique ! Il fallait donc placer au moins cette ridicule croisade dans un des centres du Jésuitisme, à Lucerne, par exemple, ou à Fribourg !

Mais nous n'avons pas encore épuisé toutes les absurdités de cette étrange rêverie. On nous dit que le livre du prétendu D<sup>r</sup> Strauss excita l'indignation universelle, que tous les savants de l'Allemagne, super-naturalistes, naturalistes même et rationalistes, se soulevèrent en masse pour faire contre lui une croisade, moins brutale sans doute que la croisade des paysans de Zurich, mais non moins impossible. Il faut, en vérité, n'avoir pas lu ce livre, ou ignorer étrangement l'histoire de la science au XIX<sup>e</sup> siècle, pour soutenir une pareille chimère. Il n'y a pas en effet, dans les quatre volumes du prétendu D<sup>r</sup> Strauss, une objection, une idée anti-chrétienne qui ne se retrouve expressément dans les ouvrages des autres savants contemporains. Et ce livre, qui répétait seulement tout ce que les autres disaient, aurait attiré les malédictions de tous sur la tête de son auteur. Quelle extravagance !

On nous objecte qu'il y a eu réellement à Tubingue, vers cette époque, un D<sup>r</sup> Strauss, professeur de théologie au séminaire évangélique. Et que m'importe ? Cela ne prouve pas que ce D<sup>r</sup> Strauss soit l'auteur de l'ou-

vrage en question. Il y avait, en effet, à la même époque, à Berlin, un autre professeur également nommé Strauss, ainsi qu'il résulte des recherches de mon savant ami, M. \*\*\*.

Mais voici un dernier argument plus décisif encore. Un de mes jeunes élèves, M. \*\*\*\*, dans un voyage qu'il vient de faire en Allemagne, a découvert une curieuse dissertation, où l'authenticité de la *Vie de Jésus* et l'existence même du D<sup>r</sup> Strauss sont niées formellement. Or cette dissertation, qui porte le nom d'un D<sup>r</sup> Keiserlingk, est datée de 1836, et il y est démontré invinciblement que le prétendu D<sup>r</sup> Strauss est seulement un idéal, un symbole du mouvement rationaliste qui s'opérait alors en Allemagne et qui se propagea dans toute l'Europe. Ainsi, les contemporains même ont réfuté d'avance la fable ridicule qu'on voudrait aujourd'hui nous faire accepter. Au demi-jour du XIX<sup>e</sup> siècle, le fond de cette histoire a été nettement aperçu; et, au grand jour du XX<sup>e</sup> siècle, il y a encore des aveugles volontaires, qui s'obstinent à défendre ces rêves du passé, comme des réalités incontestables ! Mais c'est en vain qu'ils tonnent le dos à la lumière, et poursuivent de leurs regards attristés les ombres qui s'enfuient; le soleil de la science monte à l'horizon et les enveloppe de ses rayons !

Maintenant, Messieurs, que nous avons convaincu la tradition d'impossibilité et d'extravagance, plaçons-nous au point de vue que vient de nous ouvrir la précieuse découverte de mon jeune ami; saisissons le flambeau de l'induction psychologique, historique et philologique. En

combinant ainsi tous nos moyens d'investigation *a priori* avec les indications positives d'un monument historique contemporain de la *Vie de Jésus*, nous arriverons scientifiquement à cette conclusion irrécusable que le D<sup>r</sup> Strauss est un personnage purement mythique, l'incarnation d'une idée, et rien de plus.

Il est une loi de l'esprit humain manifestée dans la conscience de quiconque s'observe, et que nous voyons d'ailleurs apparaître, en caractères saillants, à toutes les époques de l'histoire. Après les grandes révolutions, les grands mouvements politiques, sociaux, philosophiques et religieux, l'Humanité éprouve un besoin profond de résumer ce qu'elle a vu, ce qu'elle a senti, ce qu'elle a pensé, ce qu'elle a fait, ce qu'elle a rêvé, dans un symbole vivant, personnel, qui donne un corps, une forme saisissante et palpable à ses souvenirs. Tel est, Messieurs, le phénomène psychologique caché sous le mythe vénérable des incarnations hindoues. Toutes les fois qu'une idée nouvelle arrive dans le monde, elle s'incarne, elle se fait chair; l'imagination, frappée de sa nouveauté et de sa grandeur, se prosterne devant elle, la place sur ses autels, l'environne d'un culte éblouissant et lui crée une histoire pleine de prodiges. Or le xix<sup>e</sup> siècle fut à coup sûr une de ces époques palingénésiques, qui apparaissent de distance en distance, dans la vie éternelle de l'Humanité. Il ne put donc échapper à la loi commune, et il dut nécessairement, pour arriver à une pleine conscience de lui-même, réunir ses doutes et les résultats de ses labours exégétiques, dans une œuvre du-

vable, grandiose. Mais ce n'était pas à un individu que pouvait convenir l'accomplissement d'une pareille tâche : il fallait les travaux combinés de plusieurs générations, pour élever cette grande pyramide. Toutes ces œuvres monumentales qui survivent à leur temps, s'élèvent ainsi lentement, assises par assises. Voyez l'Iliade, le Mahabarata, le Ramayana, les Védas, les Kings, la Bible, l'Edda, les chants du fabuleux Ossian, les Niebelungen, la collection agiographique des Bollandistes, l'Encyclopédie française, et mille autres. En vain essaierait-on de leur donner le nom d'un homme; c'est l'œuvre de tous, c'est le résultat harmonieux d'un immense travail humanitaire. La gloire n'en est à personne, elle appartient à l'espèce.

La *Vie de Jésus*, dont, suivant moi, il ne reste plus que d'informes débris, fut comme une tour cyclopéenne, élevée au centre de l'Europe, sur les ruines de l'Église, par les glorieux Titans de la France et de l'Allemagne. Telle est du moins la pensée qui se présente naturellement à nous, quand nous étudions ses débris; et cette pensée jette une éclatante lumière sur l'histoire mythique du D<sup>r</sup> Strauss. Pourquoi, par exemple, la tradition a-t-elle placé à Tubingue l'auteur inconnu de la *Vie de Jésus*? Pourquoi l'en a-t-elle chassé? Pourquoi l'a-t-elle conduit à Zurich? Et que signifie l'insurrection des paysans suisses contre la doctrine représentée par le nom de Strauss? — La science critique va nous donner le mot de ces énigmes.

Tubingue, Messieurs, fut un des principaux théâtres

de la guerre entre le supra-naturalisme et le Rationalisme, entre le passé et l'avenir. On dit en effet que deux célèbres professeurs catholiques, Mœlher et Kuhn, enseignaient avec éclat dans cette ville, précisément à l'époque où la tradition y place le D<sup>r</sup> Strauss. On attribue même au D<sup>r</sup> Kuhn l'honneur d'avoir réfuté, dans un savant ouvrage, la *Vie de Jésus* du D<sup>r</sup> Strauss. Ces deux noms, Kuhn et Strauss, nous apparaissent donc comme un symbole complet de la grande antinomie du XIX<sup>e</sup> siècle. On dirait deux incarnations géantes de la raison et de la foi, de la spontanéité et de la réflexion, se prenant corps à corps, comme deux lutteurs antiques.

Suivant les apparences, le Rationalisme aura été contraint d'abandonner un instant les conquêtes qu'il avait su faire au sein même des corporations destinées à défendre le vieux dogme luthérien. La population éclairée de quelque ville suisse aura appelé dans son sein un savant exégète persécuté à Tubingue; mais le peuple ignorant des campagnes, fanatisé par ses ministres, aura fait courir de graves dangers à ce missionnaire de la science. Tel est vraisemblablement le fond historique des légendes qui nous occupent.

En dernière analyse, la méthode *a priori*, d'accord avec la méthode *a posteriori*, nous amène donc à considérer le D<sup>r</sup> Strauss comme un idéal revêtu de la forme personnelle par une tradition mensongère. Quant à sa biographie, elle n'est qu'un assemblage de légendes mythiques, où l'imagination de la foule se plut à figurer les principales phases du mouvement rationaliste. — La science

philologique vient nous fournir un dernier argument en faveur de ces conclusions. En effet, Messieurs, le nom de Strauss signifie un bouquet; or, je vous le demande, la *Vie de Jésus* n'était-elle pas un bouquet d'un parfum délicieux, où se trouvaient réunies les plus belles fleurs de la science contemporaine? Malheureusement, d'impurs attouchements ont souillé ces belles fleurs; car la *Vie de Jésus* ne nous est pas parvenue telle qu'elle était d'abord, et c'est à établir ce fait que je vais m'attacher maintenant. J'espère, en complétant ainsi ma démonstration, faire disparaître les derniers nuages qui voilent encore quelques points de notre problème.

Quand on a soumis la *Vie de Jésus*, telle que nous l'avons aujourd'hui, à un examen sérieux, quand on a veillé sur toutes ses feuilles à la lueur des vrais principes de l'exégèse, on reste convaincu que ce livre a été frauduleusement interpolé en une foule d'endroits divers. L'édifice a été bouleversé, et il faut de longues recherches pour le reconstruire par la pensée dans sa forme primitive. La main du faussaire y a toutefois laissé son empreinte, et, en regardant bien, il est aisé de la reconnaître.

Vous savez, Messieurs, qu'à l'époque où la tradition place le D<sup>r</sup> Strauss et la composition de la *Vie de Jésus*, le roi de Prusse persécutait violemment le Catholicisme dans les provinces rhénanes. En Belgique, dans le duché de Posen, en Pologne et en Suisse, la superstition papiste avait aussi été soumise à de rudes épreuves. Il en résulta nécessairement une haine profonde contre le Pro-

testantisme. Dès-lors, il est vraisemblable que c'est la main d'un catholique, qui a défiguré la *Vie de Jésus* et ajouté à la légende du D<sup>r</sup> Strauss des circonstances dérisoires. Et d'abord, cette conjecture lumineuse nous explique le *privilege royal*, qu'on dit accordé par le roi de Prusse à une œuvre où les conséquences les plus hardies du Rationalisme étaient résumées, et qui aurait dû inspirer une sorte d'horreur au fanatique Frédéric-Guillaume. Nous voyons en effet, par une multitude innombrable de faits et de textes, que les catholiques, non contents de reprocher sans cesse au Protestantisme son alliance avec la philosophie rationaliste, présentèrent la *Vie de Jésus* comme une conséquence naturelle de la théologie réformée.

C'est pour confirmer ces reproches, qu'on a donné au prétendu D<sup>r</sup> Strauss le titre de professeur au séminaire évangélique de Tubingue, et qu'on a fait de lui le type le plus complet de l'*Isariotisme*. C'est dans le même but qu'on l'a fait élire, par la paroisse de Zurich, pour des fonctions semblables. Enfin, c'est toujours sous l'influence du même esprit de dénigrement fanatique, qu'on a inventé le mariage du docteur avec une jeune actrice de Stuttgart. Et cette dernière invention de la calomnie dut s'accréditer d'autant plus facilement que, vers l'époque où la tradition a placé tous ces faits, il existait un célèbre compositeur de walses du nom de Strauss, dont l'histoire fut confondue par la malignité avec celle de son mystérieux homonyme.

Quand, de la vie du fabuleux exégète, nous passons

au livre qui porte son nom, nous trouvons presque à chaque page une nouvelle confirmation de ces conjectures. Quelle main, en effet, si ce n'est celle d'un papiste, quelle main a glissé dans cette œuvre tout incrédule des concessions qui la déparent, et dont le Supernaturalisme ne manqua pas de s'emparer? Comment, par exemple, le rationalisme du XIX<sup>e</sup> siècle aurait-il pu fournir des armes contre les écoles antérieures du rationalisme anglais, français et allemand, ainsi que le fait sans cesse le texte altéré de la *Vie de Jésus*? Comment aurait-il pu avouer que les prophéties bibliques s'accordaient de point en point avec l'histoire évangélique, en sorte que cette dernière semblait n'en être qu'une copie? Comment surtout aurait-il pu accorder implicitement l'authenticité du livre des Actes et des Épîtres de Paul? Est-ce que ces livres ne suffisaient pas pour raffermir les bases de l'histoire qu'il voulait renverser? Non, messieurs, non, assurément, on ne peut soupçonner d'une pareille inconscience le rationalisme si intelligent et si profond du XIX<sup>e</sup> siècle; ce serait outrager un des plus beaux développements de l'esprit humain, calomnier la raison et la science. Non, la Philosophie n'est pas coupable de ces étonnantes contradictions; non, elle n'a pas ainsi livré la cause de la vérité aux esclaves de la superstition. J'en atteste sa victoire, j'en atteste ses immenses conquêtes et le magnifique héritage qu'elle nous a légué. C'est la main d'un ennemi perfide qui a déshonoré l'œuvre puissante de l'exégèse rationaliste et détruit son ordonnance logique. Lorsque

la cause de l'avenir fut définitivement gagnée, lorsque les vainqueurs, assurés de leurs conquêtes, se furent endormis sous leurs trophées, l'astucieux sectaire, se glissant dans l'ombre, vint miner silencieusement les murailles de la haute tour, et dresser à la Philosophie de nouvelles embûches. C'est là que notre ennemi attendait le jour de surprendre la place qu'il avait perdue. Et je saisis cette occasion, Messieurs, pour le dénoncer à votre attention; non pas, certes, que nous ayons à le craindre: ses bras épuisés par la vieillesse ne sauraient nous lancer que des traits impuissants; mais il ne faut pas que la moindre inquiétude ralentisse la marche de l'esprit humain dans la route du progrès. Ce serait donc une mission digne de nous, une mission vraiment utile et glorieuse, de travailler à la restauration d'un monument qui résume tant de travaux des amis de la science, d'un monument qui n'est pas l'œuvre d'un individu, ni même d'un peuple, mais d'une grande époque. Il est juste que tous les amis de la civilisation et de la liberté viennent apporter leur pierre à cette noble entreprise, et c'est à quoi je les convie!

Comme nous l'avons dit dans l'introduction, nous avons désiré d'abord remplir, par des notes étendues, les lacunes les plus regrettables de cet *Essai*. Nous nous eussions voulu, par exemple, démontrer, dans une dissertation spéciale, la crédibilité de S. Matthieu, dont notre auteur ne dit rien; et que de choses nous eus-

sions pu même ajouter pour la justification de S. Marc, de S. Luc et de S. Jean! Il nous eût fallu indiquer aussi, d'une manière rapide, les preuves générales qui nous garantissent l'authenticité des quatre évangiles considérés *collectivement*; ce que notre auteur a négligé de faire. Un résumé substantiel de nos meilleures *concordances* eût été enfin nécessaire pour clore ce travail. Mais nous avons dû sacrifier nos désirs à cet égard, pour ne pas donner à notre volume une grosseur démesurée. D'ailleurs, un de nos collègues est venu nous dispenser de remplir cette tâche, en se chargeant de réaliser nos projets, d'une manière bien plus complète que nous n'eussions pu le faire ici. Nous renvoyons donc nos lecteurs à l'importante publication que M. Chassay vient d'entreprendre pour la défense du Christ et de l'Évangile.

Ni l'ouvrage du P. de Ligny sur la Vie de N.-S. J.-C., ni même celui du comte de Stolberg, ne peuvent suffire maintenant à tous les besoins des hommes instruits; mais avant de nous donner, sur la vie de l'Homme-Dieu, un ouvrage qui puisse defier les attaques de la critique la plus rigoureuse, il y a deux choses à faire. Il faut réfuter d'abord les principaux systèmes contemporains, dont le but clair, direct et immédiat, est d'anéantir la foi à la divinité du Christ et de l'Évangile. Il faut en second lieu démontrer d'une manière approfondie, l'authenticité, la véracité et l'intégrité des documents historiques, ou sont déposés les souvenirs de la vie du Christ. Telle est la double tâche que M. Chassay se propose de remplir dans les deux premières sections de son ouvrage. L'exa-

men intrinsèque des christologies rationalistes préparera la justification positive de l'Évangile. L'étude du Nouveau-Testament, au point de vue exégétique, viendra servir ensuite d'introduction naturelle à la biographie de l'Homme-Dieu, partie principale et but suprême de cette importante collection. Chacune de ces trois sections se subdivisera en plusieurs volumes, qui pourront se détacher de l'ensemble, parce qu'ils sont consacrés à des sujets distincts. Le tableau suivant donnera une idée plus précise du plan général de cet ouvrage :

## LE CHRIST ET L'ÉVANGILE.

PAR

L'ABBÉ FRÉDÉRIC-ÉDOUARD CHASSAY,

professeur au grand Séminaire de Bayeux.

### PREMIÈRE SECTION.

HISTOIRE CRITIQUE DES SYSTÈMES RATIONALISTES CONTEMPORAINS SUR LES ORIGINES DE LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE.

### 1<sup>re</sup> PARTIE : LA FRANCE.

TOME, 1<sup>er</sup> (En vente). — Introduction générale. — CHAPITRE I. — Antécédents de la question au XVIII<sup>e</sup> siècle. — CHAPITRE II. — M. P. Leroux. — Christologie de l'Encyclopédie nouvelle. — Origine du dogme de la Trinité. — La Trinité chrétienne vient-elle du paganisme oriental? — La Trinité platonicienne. — CHAPITRE III.

— Christologie du livre de l'Humanité. — L'Origine des Évangiles. — Le Christ était-il essénien? — La théodicée de l'Évangile. — Le règne de mille ans. — Christianisme et Stoïcisme. — (Un second volume contiendra la réfutation de M. Salvador).

### II<sup>e</sup> PARTIE DE LA PREMIÈRE SECTION : L'ALLEMAGNE.

TOME 1<sup>er</sup> (En vente). — CHAPITRE I. — L'Allemagne au XVIII<sup>e</sup> siècle. — Les philosophes. — Semler. — CHAPITRE II. — Schleiermacher. — La théologie du Panthéisme. — La Philosophie de l'Histoire. — L'Évangile. — CHAPITRE III. — Le Dr de Wette. — La préparation évangélique. — S. Jean et les synoptiques. — Le Christianisme sentimental. — CHAPITRE IV. — Le Dr Strauss. — Le livre de Strauss. — Le Christ des Mythologues. — CHAPITRE V. — Impossibilité du système mythique. — Le siècle d'Auguste était-il une époque mythique? — L'Évangile et l'esprit du temps. — Christianisme et Mythologie. — La cause et l'effet. — Unité, originalité, sublimité et universalité de l'Évangile. — Publicité des faits évangéliques. — Le temps échappe aux Mythologues.

TOME II. — BASES RUINEUSES DU SYSTÈME MYTHIQUE. — Premier principe fondamental de ce système: impossibilité des faits miraculeux. — Démonstration historique, contre tous les systèmes rationalistes, de la possibilité et de l'existence des faits surnaturels. — Second principe fondamental du système mythique: contradictions prétendues de l'histoire évangélique. — Observations générales sur ces prétendues contradictions.

DEUXIÈME SECTION.

AUTHENTICITÉ, INTÉGRITÉ, VÉRACITÉ DES QUATRE ÉVANGILES  
CANONIQUES.

Cette deuxième section contiendra deux volumes : elle renfermera la réfutation des principales objections soulevées par Semler, Schleiermacher, de Wette, Bretschneider, Schultze, Schneckenburger, Strauss et Bruno-Bauer, qui ont attaqué tour à tour S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean.

TROISIÈME SECTION.

LA VIE ET LES DOCTRINES DU CHRIST.

Cette dernière section résumera, outre les travaux des Pères, des anciens commentateurs et des apologistes du dernier siècle, les observations les plus solides de Michaelis, de Hoffmann, d'Osiander, de Célérier, de Hess, de Kuhn, de Hirscher, d'Eschenmayer, de Néander, etc.—Elle se divisera en quatre parties :

PREMIÈRE PARTIE : L'enfance et la vie cachée du Sauveur.—DEUXIÈME PARTIE : La vie publique et la prédication du Christ.—TROISIÈME PARTIE : Histoire de la Passion et de la Résurrection.—QUATRIÈME PARTIE : La doctrine du Christ.

FIN DES NOTES ET DU VOLUME.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

ÉTUDES CRITIQUES

LE RATIONALISME

CONTEMPORAIN,

PAR L'ABBÉ H. DE VALROGER.

De l'Électisme rationaliste et du Syncrétisme ;  
De l'Histoire de la Philosophie et de la Philosophie  
de l'Histoire.

(1 vol. in-8° de 700 pages environ.—Prix : 7 fr.)

(Extrait de la Table analytique.)

INTRODUCTION (de la page i à la page ix).

Nécessité de la controverse philosophique et religieuse dans les circonstances actuelles.—Réponse aux hommes qui nous conseillent le silence.—Quels sont aujourd'hui les adversaires sur lesquels le philosophe catholique doit fixer principalement son attention.—De l'école positive.

—De l'école progressive, ou humanitaire.—Pourquoi nous ne donnerons à ces écoles qu'une place subalterne dans nos *Études*.—Pourquoi nous commencerons par les philosophes, et non par les historiens.—De l'école élective.—Illusions communes touchant l'influence exercée par cette école.—Causes de ces illusions.—Examen des principaux arguments par lesquels on s'efforce de les entretenir.—Combien il s'en faut que la puissance du rationalisme élective tienne à un seul homme.—De la jeune école élective.—La *modération* de ses membres les plus distingués est-elle propre à nous rassurer?—Tendances de l'enseignement philosophique à l'école normale.—C'est là, et non au Collège de France, que sont aujourd'hui nos adversaires les plus dangereux.—Prétentions fondamentales du rationalisme contemporain : c'est à les réfuter que nous nous attacherons constamment.—Comment les fondateurs de l'école élective nous serviront pour apprécier les fastueuses promesses de leurs jeunes disciples.—But et plan de nos *Études*.—Pourquoi nous devons constater avec soin l'antagonisme de l'enseignement élective et de l'enseignement chrétien.—À quelles classes de lecteurs nous nous adressons.



TABLE ANALYTIQUE (de la p. LX à la p. LXXII).

**LIVRE PREMIER.** — Examen critique des méthodes à l'aide desquelles M. Cousin et ses disciples prétendent fonder un enseignement dogmatique et moral supérieur à celui du Catholicisme.

**I<sup>er</sup> Section.** — Observations préliminaires. — Du vrai et du faux éclectisme (Ch. I, de la p. 1 à la p. 12).

**II<sup>e</sup> Section.** — Le Rationalisme a-t-il trouvé dans la méthode éclectique des ressources proportionnées à la grandeur du rôle qu'il ambitionne (de la p. 13 à la p. 96)? — Bilan de l'éclectisme rationaliste (ch. II). — Examen de trois conditions que le rationalisme éclectique devrait remplir pour être en mesure d'appliquer sa méthode et de procéder scientifiquement à la formation d'un symbole nouveau. — Ne pouvant remplir aucun de ces trois conditions, il aboutit, par impuissance, au Scepticisme, ou au Syncretisme (ch. III, IV, V).

**III<sup>e</sup> Section.** — Du Syncretisme (de la p. 96 à la p. 145). — Origine, exposition et appréciation de la théorie du Syncretisme professé par M. Cousin et par ses disciples les plus renommés. — Absurdité de cette théorie (ch. VI). — Ses rapports avec les autres théories de M. Cousin, et avec les erreurs les plus funestes de notre époque. — Son influence désastreuse (ch. VII).

**LIVRE SECOND.** — Des applications de l'éclectisme et du Syncretisme à l'Histoire de la Philosophie et à la Philosophie de l'Histoire.

**I<sup>re</sup> Section.** — Le Rationalisme a-t-il trouvé dans l'Histoire de la Philosophie des ressources proportionnées à son ambition et à ses promesses (de la p. 149 à la p. 226)? — Enseigner l'Histoire de la Philosophie, est-ce enseigner la Philosophie? — Critique des paradoxes de MM. Cousin et Jouffroy touchant cette question (ch. I). — Le Rationalisme aboutit logiquement à la destruction de toute histoire. Il ne peut choisir qu'entre deux méthodes également impuissantes. — Résultats de la fausse position dans laquelle il engage les sciences historiques (ch. II). — L'Histoire de la Philosophie contient-elle la Philosophie de l'Histoire, et spécialement l'explication suprême de toute l'Histoire religieuse? — Critique des étranges paradoxes enseignés par M. Cousin relativement à cette question (ch. III).

**II<sup>e</sup> Section.** — Comment MM. Cousin, Damiron et Jouffroy, tout en faisant l'Histoire de la Philosophie, ou la philosophie de l'Histoire, minent les fondements du Christianisme (de la p. 227 à la p. 519). — Antagonisme

de la doctrine chrétienne et de la doctrine éclectique concernant l'histoire primitive. — Supériorité de l'enseignement orthodoxe (ch. IV). — Antagonisme de la doctrine chrétienne et de la doctrine éclectique concernant l'histoire du Paganisme, du Mosaïsme et de la Révélation évangélique. — Supériorité de l'enseignement orthodoxe (ch. V). — Antagonisme de l'enseignement éclectique et de l'enseignement catholique concernant l'histoire de la Religion et de la Philosophie depuis les premiers siècles de notre ère jusqu'à nos jours. — Supériorité de l'enseignement orthodoxe (ch. VI).

Étude spéciale sur l'enseignement de Jouffroy et de ses condisciples concernant l'histoire philosophique et religieuse du XVIII<sup>e</sup> siècle et du XIX<sup>e</sup>. Fausseté et dangers de cet enseignement (ch. VII).

NOTES (de la p. 519 à la p. 612).

Révélation de Jouffroy concernant les premiers cours de M. Cousin, et l'enseignement philosophique de l'École normale. — Des rapports de M. Cousin avec les maîtres du rationalisme allemand. — Hegel et son école. — Aveux de Jouffroy sur les incertitudes de son école relativement à la notion de la Philosophie. — De la vraie méthode à suivre pour arriver par l'histoire à une solution certaine des problèmes les plus importants, et à une sûre appréciation des principales doctrines religieuses et philosophiques. — Comment M. Cousin a corrigé récemment ses cours de 1818 et 1819. — Nouveau résumé de ses théories naturalistes sur le développement de la religion. — Comment il l'expliquait, en 1828 et 1829, l'origine de tous les cultes. — Sa théorie de l'inspiration, de la révélation, de la foi, etc. — Critique de l'argument fondamental, par lequel Jouffroy prétend démontrer la nécessité d'un dogme nouveau.

NOUVEL ESSAI

SUR L'ORIGINE DES IDÉES,

PAR L'ABBÉ ROSMINI-SERBATI,

fondeur et supérieur-général de l'ordre religieux de la Charité,

traduit de l'italien par l'abbé C.-M. ANDRÉ,

professeur au grand Séminaire de Bayeux.

I<sup>re</sup> PARTIE. — HISTOIRE CRITIQUE DE LA QUESTION.

(1 vol. grand in-8<sup>e</sup>, 6 fr. 50; chez J. Lecoffre.)

INTRODUCTION par M. G. DE CAVOER. — Préface de l'auteur.

SECTION I<sup>re</sup>. — Principes à suivre en ces recherches.

SECTION II<sup>e</sup>. — Difficulté qu'il y a d'expliquer l'origine des idées. Exposition de la difficulté.

SECTION III<sup>e</sup>. — Théories fausses par défaut, c'est-à-dire parce qu'elles n'assignent pas aux idées une cause suffisante. Ch. I<sup>er</sup>. Locke. — Ch. II. Condillac. — Ch. III. Reid. — Ch. IV. Dugald-Stewart. — Ch. V. Progrès de la Philosophie par les travaux des philosophes qui ont été passés en revue.

SECTION IV<sup>e</sup>. — Théories fausses par excès, c'est-à-dire parce qu'elles assignent aux idées une cause superflue. — Ch. I<sup>er</sup>. Platon et Aristote. — Ch. II. Leibnitz. — Ch. III. Kant. — Ch. IV. Progrès de la philosophie par les travaux de Platon, de Leibnitz et de Kant ; chemin qui lui reste à parcourir.

Comme on le voit, ce volume contient l'histoire critique de tous les grands systèmes qui ont tenté de résoudre la question de l'origine de nos connaissances. Il a obtenu l'admiration des philosophes mêmes qui ont combattu le plus vivement la nouvelle théorie développée par l'illustre auteur dans les volumes suivants. — La traduction de l'ouvrage entier est achevée.

## PRÉCEPTES DE RHÉTORIQUE,

PAR

**l'abbé J. LAFFEY,**

chanoine honoraire de Bayeux, docteur ès-lettres, ancien professeur de Rhétorique au petit Séminaire de Villiers-la-See.

(1 vol. in-8° de 320 pages. — Bayeux. L. Nicolle.)

(Extrait de l'approbation accordée à cet ouvrage par M<sup>gr</sup> l'Evêque de Bayeux):

« ..... C'est pour nous un bonheur comme un devoir d'offrir à M. LAFFEY cet éclatant témoignage de notre reconnaissance, en donnant publiquement à son ouvrage notre approbation pleine et entière, en faisant des vœux bien sincères pour qu'il soit répandu dans tous les établissements destinés à l'enseignement de l'art oratoire, et surtout parmi les élèves du sanctuaire, auxquels il est spécialement approprié. »

(Extrait d'une lettre adressée à l'auteur par le professeur de Rhétorique du petit séminaire de P...):

« Votre traité m'a semblé devoir être plus utile, surtout dans un petit séminaire, qu'aucune des autres rhétoriques que je connais. Plusieurs additions très importantes, un ordre meilleur dans la disposition de certaines matières, des développements présentés dans un nouveau jour, des préceptes plus clairs, et en même temps plus pratiques, des citations mieux choisies, enfin un style propre à rendre l'étude plus agréable, telles sont, Monsieur, quelques-unes des améliorations que j'ai remarquées dans votre ouvrage. »

Chez GAUME frères, libraires, rue Cassette, 4, à Paris :

## REVUE

ANALYTIQUE ET CRITIQUE

## DES ROMANS CONTEMPORAINS,

PAR

**M. A. DU VALCONSEIL** (DE MONTY).

(2 vol. in-8°, 42 fr. — Le 2<sup>e</sup> se vend séparément 6 fr.)

Le *Correspondant* appréciait ainsi cet ouvrage, le 10 mai 1847 :

« Il y a aujourd'hui, soit dans le clergé, soit dans le monde, une foule de personnes qui ne peuvent, ni ne doivent se livrer à l'étude habituelle des romans nouveaux, et qui néanmoins éprouvent sans cesse le besoin d'en parler pertinemment, ne fût-ce que pour se justifier de ne pas les lire. A ces personnes, il fallait une sorte de *manuel*, qui leur donnât des notions exactes sur les romans contemporains les plus vantés, sur leur plan et leurs scènes les plus importantes, sur leurs dangers, sur leurs doctrines les plus insidieuses, et sur les principes de solution que l'on doit opposer à leurs sophismes. Ce *manuel*, il existe maintenant ; nous le devons à M. du Valconseil.

« Homme de dévouement et de zèle, l'auteur de la *Revue analytique et critique des Romans contemporains* s'est proposé avant tout d'être utile au clergé. Signaler aux confesseurs des dangers qu'ils ne connaissent pas suffisamment; leur fournir le moyen de dissiper des illusions funestes et chaque jour plus communes, telle a été sa première pensée. Mais ce n'est point là le seul but qu'il se soit proposé. Homme du monde, autant qu'un chrétien peut l'être, il a voulu écrire aussi pour les personnes du monde; il s'est donc placé habituellement devant les lecteurs auxquels s'adressent nos romanciers, et son livre ressemble bien plutôt à une brillante causerie de salon qu'à un recueil de dissertations théologiques. Évitant toujours de se poser en casuiste, il a mis sous les yeux de ses lecteurs les pièces nécessaires pour qu'ils pussent juger par eux-mêmes les œuvres capitales de chaque romancier. Grâce aux analyses et aux citations qui précèdent ses critiques, on peut donc contrôler presque toutes ses décisions, discuter et constater leur exactitude, ou même les réformer au besoin. Enfin, comme une analyse ainsi accompagnée de citations pourrait présenter d'assez graves dangers, M. du Valconseil a remédié, autant que possible, à cet inconvénient, en opposant aux erreurs qu'il résume des réflexions courtes, mais substantielles et souvent pleines d'éloquence.

« Le premier volume de cette *Revue* parut en 1845: il contient l'analyse et la critique de 36 romans, avec une préface générale et des introductions particulières destinées à caractériser les tendances de MM. V. Hugo, G. Sand, E. Sue et F. Soulié, dont les œuvres sont tour à tour étudiées, suivant la mesure de leur importance. D'illustres prélats donnèrent à l'auteur les encouragements les plus précieux. Soutenu par cette haute approbation, il continua donc rapidement une œuvre dont la nécessité devenait chaque jour plus pressante et plus générale.

« Un second volume a paru en 1846: vingt-sept romans ou recueils de nouvelles, portant les noms de Balzac, J. Janin, Sainte-Beuve, Ch. de Bernard et E. Sue y sont encore résumés et critiqués. Le nombre total des ouvrages appréciés dans les deux volumes que nous avons sous les yeux s'élève donc à soixante-trois.

« Il était impossible que, parmi un si grand nombre d'appréciations, aucune ne fût contestée, et M. du Valconseil ne pouvait s'attendre à voir tous les critiques ratifier en masse ses arrêts. Qu'il ait montré dans l'appréciation d'un ou deux romans une indulgence un peu trop

grande, c'est ce que je n'oserais contester; mais, pour ma part, je ne puis sur aucun point le trouver trop sévère. Avant de flétrir un ouvrage de quelque importance, il a soin de mettre, pour ainsi dire, le corps du délit sous les yeux du lecteur, autant du moins que la pudeur le permet, et il motive ses jugements de telle manière que, pour être en mesure de les justifier, il suffit presque toujours de les relire avec attention. Cette méthode a un grand avantage: elle fournit le moyen de discuter les doctrines de nos romanciers les plus célèbres, et de combattre leur influence sans avoir lu leurs innombrables volumes. M. du Valconseil devait donc l'adopter, pour que son œuvre devint un *manuel* à l'usage de quiconque peut et doit combattre, dans une sphère plus ou moins étendue, l'influence corruptrice de la littérature romanesque. Mais un ouvrage composé suivant cette méthode ne saurait être lu sans danger par des jeunes filles, si ce n'est par celles qui ont déjà lu les romans dont il contient la critique. Ce serait même, je crois, une grave imprudence de les conseiller indistinctement à tous les jeunes gens et à toutes les jeunes femmes. Les crimes littéraires que notre auteur a cités devant son tribunal ressemblent trop souvent à ces attentats que nos cours d'assises ne jugent qu'à huis-clos; les enquêtes et les débats dont ils sont l'objet doivent rester, autant que possible, inconnus à la foule. Cependant le nombre des personnes auxquelles le livre de M. du Valconseil nous semble utile, même en dehors du clergé, est encore considérable. Les crimes dont il s'agit ont eu tant de publicité, les témoins et les victimes qui en connaissent déjà les circonstances sont si nombreux, que, pour une grande partie de la société, le mystère est devenu impossible.

Un livre qui peut servir au salut des âmes est toujours une bonne œuvre; mais l'ouvrage que nous annonçons mérite ce nom à plusieurs titres; car l'auteur a voulu consacrer les bénéfices de son travail à l'achèvement d'une maison religieuse.

La *Revue des Romans* de M. du Valconseil ne fait pas concurrence à l'ouvrage si connu de M. Nettement sur le roman-feuilleton. Les deux écrivains n'ont pas fait la critique du roman au même point de vue; d'ailleurs M. Nettement n'étudie que quatre romans; M. du Valconseil en fait connaître soixante-trois.

Chez J. LE ROUX et JOUBY :

# INSTITUTIONES

PHILOSOPHICÆ,

IN SEMINARIO BAIOCENCI HABITÆ,

AUCTORE

A. NOGET-LACOUDRE.

canonicus ad honorem eccl. cath. "Sajoc", seminarii Sommariviani superiore,  
ibidemque cursûs philosophiæ majoris professor.

(3 vol. in-12.)

Voici comment Monseigneur de Luca, conseiller de la Propagande, etc., et ex-directeur des *Annali delle Scienze religiose*, à Rome, juge le fond et la forme de cette nouvelle philosophie :

« Bien que les notions essentielles de toute philosophie orthodoxe n'admettent pas de progrès, il peut cependant y avoir progrès dans la manière de les exposer et de les exprimer. C'est ainsi que l'auteur dont nous parlons, en renversant les erreurs et les objections du siècle actuel, a apporté quelques modifications dans les anciennes définitions et notions qui lui en ont fourni l'occasion. Il réfute les faux systèmes par des arguments nouveaux et pleins de force. Mais, la vraie gloire de l'auteur, c'est son impartialité. Il accueille la vérité là où il la trouve, de quelque auteur et de quelque temps qu'elle vienne. Dans la logique et dans les différentes parties de la métaphysique, il a une manière de procéder à lui. En faisant précéder de l'analyse de chaque faculté l'examen de son acte, il a donné à la vérité plus de jour, et plus de nerf à son style. L'ouvrage, écrit en latin, réunit la facilité et la clarté, qualités essentielles de tout ouvrage didactique. Non-seulement ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique, mais tout homme, en lisant ce livre, pourra nourrir son intelligence de vérités solides, sans qu'il y ait danger de perversion pour son cœur et de corruption pour ses mœurs, »

(*Annali delle Scienze religiose*, vol. 17, fasc. 51).



